

DIMANCHE 13 OCTOBRE

Le journal du Festival

# LUMIÈRE 2019



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

#02

10 ANS



## TOUS EN SCÈNE POUR LUMIÈRE 2019



### André Cayatte

Bertrand Tavernier décrypte son cinéma **PAGE 3**



### Charlot

Testez vos connaissances **PAGE 4**

### Expo Le Parrain

Brando vu par Schapiro

**PAGE 2**

### Vincent Delerm

passse derrière la caméra

**PAGE 3**

### Barbet Schroeder

dit presque tout  
du *Mystère von Bülow*

**PAGE 3**



# Poésie et confettis !

L'ouverture du Festival de Lumière 2019 sous la Halle Tony Garnier, tandis qu'on montait sur scène, sous les acclamations, les invités d'honneur. On a ri au « Kremos », applaudi Frances McDormand et Donald Sutherland, goûté un Daniel Auteuil d'humeur poétique. Lumière 2019, c'est parti !

Cinq mille cinéphiles ont assisté samedi soir à la présentation en images du festival Lumière 2019 sous la Halle Tony Garnier, telle une appétissante mise en bouche des 159 films qu'il est prévu de voir projetés dans les salles lyonnaises. Hommage à Serge Reggiani, Ciné-concert événement avec *La Roue*, d'Abel Gance accompagné par l'Orchestre national de Lyon ou présentation du jingle du festival, signé Luz Casal pour *Talons aiguilles* (*Piensa en mi*, qui permit aussi de souligner la présence dans la salle de l'une des actrices phares du film, Marisa Paredes); chacune de ces présentations ont été autant d'occasions de mettre en lumière les prestigieux invités de ce 10e anniversaire. Célébrés à hauteur de leur fabuleuse carrière, le canadien caméléon Donald Sutherland et l'engagée Frances McDormand ont été acclamés. Et l'actrice de *Fargo* de déclarer ouverte avec panache l'édition 2019 du festival, sous une pluie de confettis rouges et argent, entourée sur scène des invités et amis

de Lumière : Xavier Dolan, Philippe Le Guay, Vincent Elbaz, Tonie Marshall, Emmanuelle Devos, Luc Dardenne, Danièle Thompson ou Barbet Schroeder pour ne citer qu'eux. Tête d'affiche du film d'ouverture *La Belle Époque*, de Nicolas Bedos, avec Doria Tillier, projeté en avant-première, Daniel Auteuil a conquis la foule de quelques timides mots bien placés : « Le seul avantage de l'âge est de s'imaginer que l'on fait partie de cette famille, de s'enorgueillir d'avoir partagé tout cela avec ces grands acteurs ». L'acteur offrira lundi un spectacle musical autour de Paul-Jean Toulet à l'Institut Lumière : « *Un jour, en redécouvrant les poèmes Romances sans musique, de Paul-Jean Toulet, je me suis mis à accompagner ces mots de musique. Je trouve que la musique va bien à la poésie* ». « *J'ai l'impression que Daniel Auteuil m'a donné la quintessence de lui-même* » a conclu Nicolas Bedos. Une chose est sûre, ce 10e anniversaire s'annonce sous un ciel poétique. — Charlotte Pavard



EXPOSITION

## Objectif Brando

L'exposition des clichés réalisés par le grand photographe américain Steve Schapiro nous conduit dans les coulisses du Parrain. Immanquable.

Tout le monde aurait voulu être une "petite souris" sur le tournage du *Parrain*. Steve Schapiro le fut à sa manière comme photographe de plateau. Agé aujourd'hui de 84 ans, il emploie cependant une autre expression pour définir sa position privilégiée : "j'étais comme une mouche sur le mur". L'exposition qui lui est consacrée témoigne de la manière dont il se fit très vite oublier entre un tout jeune Coppola soumis pourtant à la pression de ses producteurs et un Marlon Brando qui s'ingénia à tenter de lui "pourrir" ses premiers instantanés à base de grimaces. On ne peut qu'être touché par la vingtaine de photos exposées, dont celle, archi-connue où Schapiro saisit l'abyssale solitude de Brando tandis qu'il joue avec un chat. Des images des épisodes 2 et 3 de la saga complètent ce voyage dans le temps. Cœur-z-y. Ou, pour emprunter à la grammaire des Corleone, c'est une proposition que vous ne pouvez pas refuser. — C.G.

STEVE SCHAPIRO, PHOTOS DU PARRAIN

> GALERIE CINÉMA 3  
3 rue Pléney Métro Hôtel de Ville. Ouvert tous les jours pendant le Festival, 11h/20h. Apéritif offert tjl à 19h.

## Un parterre d'étoiles



Au premier plan, Daniel Auteuil et Frances McDormand



Donald Sutherland



Nicolas Bedos et Doria Tillier

## Le magicien du montage

Les montages d'extraits qui ont enchanté les spectateurs de la cérémonie d'ouverture ?

Ils sont signés, comme chaque année,

Thomas Valette. Explications.

Arrivé à l'Institut Lumière en 2008, Thomas Valette est responsable audiovisuel à l'Institut Lumière. Il est à ce titre le réalisateur des montages projetés pendant les cérémonies. Cette année, aidé par Louna Reyrolle, il s'est attelé à la filmographie de Francis Ford Coppola.

### Comment qualifier votre hommage à l'œuvre de Francis Ford Coppola ?

Il y a beaucoup de redécouvertes. Il y a les films stars inévitables : la saga du *Parrain*, *Apocalypse Now*, et puis il y a des films plus secrets comme *Coup de cœur*. Le plus difficile dans ce montage, par rapport à tous les autres prix Lumière, a été de trouver la bonne harmonie entre ces deux types de films.

### Quels ont été vos principes de travail ?

Restituer la beauté du cinéma de Coppola, le travail extraordinaire des couleurs, mais aussi montrer que c'est un cinéma où il y a beaucoup d'hommes, beaucoup de danse, et où l'on parle d'amour. Ensuite on applique un certain protocole : démarrer sur quelque chose de généraliste pour se remettre dans l'œuvre. Puis gagner en précision. Par exemple : qu'est-ce que c'est, la poésie chez Coppola ? Il ne fallait manquer aucun sujet qui hante la filmographie de ce cinéaste. Il s'agissait de traverser des émotions très fortes pour terminer sur un montage segmenté qui donne envie au public d'applaudir Coppola.

### Sans manquer les séquences culte ?

Oui, il faut prendre un maximum de choses qui évoquent tout de suite le cinéaste et son œuvre. Pour Coppola, il y a la réplique culte d'*Apocalypse Now* : « J'adore l'odeur du Napalm le matin ». Difficile de se passer d'une telle formule !

— Propos recueillis par Virginie Apiou

LE BILLET DE PREMIERE Thomas Baurez

## Diamants, poils & micros

Les diamants sont peut-être éternels, les films, non. A Lyon, on le sait mieux qu'ailleurs. Un film a besoin d'être conservé à bonne température pour garder ses couleurs, fussent-elles noires et blanches. Les images et le son - choyés, dorlotés, nettoyyés - se redécouvrent sans pour autant se réinventer. Car restaurer ne veut pas dire corriger. Les traces originelles - gracieuses ou non - doivent être respectées. Sanctifiées même. Au cinéma, une malformation n'en est jamais une. Et si « la tache » est arrivée intacte jusqu'à nous - sûrement contre le gré d'un auteur qui s'il avait su aurait peut-être fait autrement - sa survivance légitime à jamais sa présence. Le poids des années lui confère même un charme. Il y a par exemple ces micros que le preneur de son fatigué a laissés traîner aux jointures du cadre et dont Ophulés (Max) - lui ou un autre ? - disait que si le spectateur les voyait c'est que le film ne devait pas être très captivant. Je défie quiconque de laisser son esprit vagabonder en (re)voyant cette année son *Plaisir*.

A Lyon, en neuf ans de festival (j'ai loupé la première année, sorry Clint !), je n'ai jamais vu une mouche voler, ni un micro se taper l'incruste. Pourtant, il a bien dû y en avoir ! Allez, que celui ou celle qui en verra un cette année se manifeste quand même : tbaurez@premiere.fr (je ne dirai rien à Bertrand Tavernier !). Car on connaît tous quelqu'un de plus futé que les autres qui vous donne systématiquement des coups dans le bas ventre pour pointer du doigt l'avant-bras d'un technicien se reflétant dans le miroir pendant que l'assassin s'apprête à égorger sa victime. Je ne suis pas de ceux-là, j'ai toujours été le dernier à repérer Hitchcock dans ses films. Je me souviens de ce propos que dans un vieux numéro de *Mad Movies* avec Christophe Lambert en *Highlander* en couverture (n°40, mars/avril 1986, 20 Francs), une galerie de photos compilait toutes les trombines in situ du maître du suspense. Mais je divague, Hitch n'est pas une tache. Passons.

Jadis, au temps du celluloïd, l'obsession était de chasser le poil. Dans le jargon, « faire le poil », signifiait vérifier juste après une prise de vue qu'une poussière n'était pas venue danser en bas du cadre. On voyait ainsi l'assistant opérateur armé d'un petit chiffon nettoyer consciencieusement l'objectif. Que faire aujourd'hui de ces fils plus ou moins agités, de ces marques rondes annonçant au projectionniste le changement de bobines, à l'heure où la technologie numérique permet de les effacer en un clic ? Pas touche. Les poils, les taches et les micros - comme les diamants - ont aussi le droit à l'éternité.



VERBATIM

## Le Mystère von Bülow reste entier

Avant d'inaugurer la plaque à son nom, Rue du Premier-Film, le cinéaste Barbet Schroeder a présenté *Le Mystère von Bülow*, qu'il a tourné en 1990, inspiré de l'histoire vraie de ce « jet-setteur » accusé d'avoir voulu tuer sa femme.

« J'étais fasciné par von Bülow. C'était avant internet, je découpais des articles sur ce personnage à l'humour étrange, dont on ne savait pas s'il avait ou non empoisonné sa femme. Il est mort il y a quelques mois. Avec son avocat, Alan Dershowitz, on espérait qu'il révèle, juste

avant de mourir, s'il était coupable ou non. Mais non. J'ai ma petite idée, mais je ne vous le dirai pas. Je voulais Jeremy Irons dans le rôle principal. A l'époque, la production voulait un acteur allemand, mais je savais que Claus Von Bülow était culturellement anglais, excentrique comme certains Anglais peuvent l'être. J'ai été voir l'acteur allemand qu'on me proposait. J'étais encore plus convaincu qu'il fallait Irons. Heureusement, la production a cédé.

C'est un de mes films préférés. Il y a un dialogue extraordinaire de Nick Kazan, le fils d'Elia. Il me possédait, ce dialogue, j'en étais fou, de son rythme, de son économie, je le savais par cœur ! Je sais que ce qui est arrivé sur ce film ne m'arrivera plus jamais. A sa sortie, il n'y avait pas une mauvaise critique. Avec Nick Kazan, on s'en inquiétait presque : « C'est suspect, non ? ». Et puis un jour, enfin, une mauvaise critique : j'ai appelé Nick, on s'est régalé de chaque mot méchant ! »

LUMIÈRE CLASSICS

*Le Mystère von Bülow* > CINÉMA COMEDIA, 10h45

RÉHABILITATION

# Tavernier : « La pudeur de Cayatte explique son cinéma »

Tout au long de la semaine, Bertrand Tavernier nous explique pourquoi l'œuvre d'André Cayatte (1909-1989), objet d'une grande rétrospective au Festival Lumière 2019, mérite d'être redécouverte.



Pierre et Jean (1943)

« J'aime beaucoup *Pierre et Jean* (1943), tiré de Maupassant. C'est l'un des meilleurs rôles de René Saint-Cyr, qui est remarquable, et en cela, le film est caractéristique de beaucoup d'autres Cayatte : c'est un excellent directeur d'acteurs. Celui avec lequel il a l'air de communier, c'est Noël Roquevert, qui brossera pour lui cinq ou six personnages foudroyants. Le film se termine par un réplique extraordinaire par sa concision désespérée et fataliste. Roquevert s'approche de René Saint-Cyr et lui dit : « *Maintenant, on va rester ensemble jusqu'à notre*

*mort* ». Le ton serein qui renforce l'horreur ! Terminer un film là-dessus est très audacieux. C'est un film que Cayatte tourne pour la Continental, cette société à capitaux allemands créée en France par l'occupant. Cayatte y travaille sous chantage. Alfred Greven, qui la dirige, l'a engagé en lui disant : « *si vous ne voulez pas travailler pour moi, je révèle que vous êtes un prisonnier évadé* ». De fait, Cayatte n'avait pas de papier et il était forcé d'accepter les projets.

Cayatte n'a jamais mentionné dans les interviews - d'ailleurs il y en a très peu - ses engagements personnels, par exemple durant la guerre d'Espagne, dans le camp républicain. Il n'est pas plus disert sur ses liens antérieurs avec les surréalistes, en particulier son amitié avec René Char. Comme chez Henri Decoin, discret sur ses exploits pendant la guerre de 14, il y a chez Cayatte une espèce de pudeur qui explique son cinéma. C'est un cinéma qui n'est pas ramené. »

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

Jean Rochefort nous boulesverse dans *Je ne sais pas si c'est tout le monde* (2019)

MÉLANCOLIE

## Vincent Delerm du son à l'image

Profondément influencée par le cinéma, l'œuvre intimiste de Vincent Delerm s'enrichit d'un premier film qui retranscrit à l'écran son univers musical.

« *Les films sont des trains dans la nuit* », chante Vincent Delerm sur le très mélancolique morceau *Panorama*, l'un des titres phares de son septième album éponyme, attendu la semaine prochaine dans les bacs. Depuis Fanny Ardant et moi (2002), le morceau piano-voix au tempo enlevé qui a révélé sa musique et son univers au grand public, ce grand cinéophile - qui a consacré son mémoire de maîtrise à François Truffaut ! - n'a eu de cesse d'évoquer au travers de ses chansons la magie du cinéma - et ici une réplique célèbre de *La Nuit américaine*.

Au fil d'une discographie truffée de références, ce fin chroniqueur d'existences a tour à tour plongé l'auditeur dans l'atmosphère des plateaux de tournage de l'Hollywood d'après-guerre (*Tous les acteurs s'appellent Terence*), sur les traces des films de sa jeunesse (*Deauville sans Trintignant*) ou dans les pas des protagonistes du 7<sup>e</sup> Art qui l'ont influencé (*Et François de Roubaix dans le dos*).

Vincent Delerm revient également cet automne sur le devant de la scène avec *Je ne sais pas si*

c'est tout le monde, un premier film très personnel et stylisé - écrit et tourné en parallèle à l'enregistrement de *Panorama* - dans lequel il déploie l'âme de son style musical intimiste. Le chanteur convoque devant la caméra de ce moyen-métrage les souvenirs d'une poignée de proches, artistes reconnus ou parfaits inconnus, pour une série de témoignages accompagnés d'arrangements musicaux de sa composition.

Un voyage introspectif tout en délicatesse, mené en couleur et en noir et blanc, au cours duquel le spectateur croise Alain Souchon, l'humoriste Vincent Dedienne ou encore Jean Rochefort, pour ce qui constitue sa dernière et très émouvante apparition à l'écran.

— Benoît Pavan

AVANT-PREMIÈRE

*Je ne sais pas si c'est tout le monde*, de Vincent Delerm > INSTITUT LUMIÈRE, 1<sup>ère</sup> salle, 14h45

# QUIZ ÊTES-VOUS CHARLOPHILE ?

Vous attendez à la Halle Tony Garnier le début du ciné-concert Charlot ? Testez vos connaissances chaplinesques - ou celles de vos voisins.



**1 Dans Charlot rentre tard, Charlot rentre en effet très tard chez lui, mais dans quel état ?**

- A Ivre
- B Sans son chapeau
- C Un chien dans les bras

**2 1,96 m, plus de 150 kg, le colosse Eric Campbell alias Goliath est embauché par Chaplin pour la douzaine de films Mutual. Quel était son « costume » de scène ?**

- A Barbe épaisse, crâne rasé, yeux charbonneux
- B Sourcils exagérés, crâne rasé, longue barbe fine
- C Crâne rasé, corps tatoué, ongles longs

**3 Dans son autobiographie, Histoire de ma vie, Chaplin évoque ses différents métiers. Lequel n'a-t-il jamais exercé ?**

- A Fabricant de jouets
- B Marin-pêcheur
- C Souffleur de verre

**4 Lequel de ces acteurs n'a jamais tourné pour Chaplin ?**

- A Marlon Brando
- B Buster Keaton
- C Rudolph Valentino

**5 A la fin de L'Emigrant, Charlot emmène la fille (Edna Purviance)...**

- A dans un restaurant chinois
- B à la patinoire
- C au bureau des mariages

**6 Avant de tourner Le Dictateur, Chaplin envisageait de raconter le vie de...**

- A César
- B Lénine
- C Napoléon

**7 Au début des Lumières de la ville, Charlot se réveille...**

- A Sur les genoux d'une statue
- B Sur les marches d'un escalier
- C Sur la pelouse d'un parc

**8 Dans Charlot patine, qu'est-ce que Charlot, serveur catastrophique, apporte à l'un de ses clients ?**

- A Un patin à roulette
- B Un chat (vivant)
- C Une brosse et une serpillière

**9 Dans Charlot Policier, comment Charlot parvient-il à se débarrasser de Goliath (Eric Campbell) ?**

- A En lui mettant la tête dans un lampadaire à gaz
- B En l'assommant avec un poêle en fonte
- C En le convertissant au shintoïsme

**10 Quelle scène mythique a fait la renommée de La Ruée vers l'or, de Charles Chaplin ?**

- A La chanson en charabia Titine
- B La scène des patins à roulettes
- C La danse des petits pains

SOLUTIONS : 1-A ; 2-B ; 3-B ; 4-C ; 5-C ; 6-C ; 7-A ; 8-B ; 9-B ; 10-C

## FAUX-SEMBLANTS

# Parties de plaisir

En deux films éclatants, le français d'origine allemande Max Ophuls et l'italien Marco Ferreri offrent au spectateur une vision inattendue du plaisir.

**Féminin ou masculin**, le plaisir quand il mène au bonheur n'est pas... gai ! Le proclamer dans des films comme *Le Plaisir* (1952) et *Le Lit conjugal* (1963) est pourtant merveilleusement ironique, voire sarcastique. Adaptant trois nouvelles de Guy de Maupassant, Ophuls poursuit dans une ronde infernale les filles toutes à leur joie « d'être aux hommes », et les hommes qui ne résistent pas à leur plaisir.

Capharnaüm de mélancolie tantôt masculine, avec ses mondains vieillissants ou ses paysans naïfs qui ne veulent pas voir fuir l'objet de leur plaisir ; et tantôt féminine avec ses petites femmes cigarettées aux lèvres qui chantonent les yeux mi-clos en regardant au loin, *Le Plaisir* selon Ophuls rejoint *Le Lit conjugal* de Ferreri vers une même destinée : nulle part ! Et c'est pour ça que c'est génial... surtout quand ce plaisir s'avère ridiculement contraignant.

Sûr de lui, le héros quadragénaire du *Lit conjugal* (Ugo Tognazzi, adorable de grotesque) consent à épouser sa jeune cousine vierge (Marina Vlady, somptueuse de beauté opaque). Quand la libido extraordinaire de son épouse met sa santé en danger, le nouveau marié ne sait plus comment échapper au plaisir ! Admirables, émouvants, et satiriques, *Le Plaisir* et *Le Lit conjugal* réinventent la notion vertigineuse du plaisir.

— Virginie Apiou



Le Plaisir (1952)



Le lit conjugal (1963)

### SÉANCES DU JOUR

*Le Plaisir*, de Max Ophuls  
 > **PATHÉ BELLECOUR**, 2<sup>ème</sup> salle, 14h  
*Le Lit conjugal*, de Marco Ferreri  
 > **LUMIÈRE FOURMI**, 21h45

## ELLE LÂCHE RIEN



# Libérez Jane !

**On l'avait quittée il y a un an tout juste**, plus engagée que jamais, transformant *La Sortie des Usines Lumière* en film militant. Jane Fonda, Prix Lumière 2018, est toujours en forme, merci, et toujours en colère : elle s'est faite arrêter vendredi après-midi, à Washington, devant le Capitole, le siège du Congrès, où elle manifestait contre le changement climatique. La vidéo de l'incident a fait le tour de la toile : on la voit, en manteau rouge et la tête haute, être conduite menottée vers une voiture de police. Jane Fonda a été libérée peu après, sans que l'on sache encore si des poursuites seront engagées contre elle. Mais elle a déjà déclaré qu'elle reviendrait, tous les vendredis, manifester devant le Capitole... Jane, si vous lisez ce journal, sachez que l'asile politique vous sera accordé sans problème à Lyon ! — A.D.

## Lancement du 1<sup>er</sup> Salon du DVD



*Habituellement réservé aux professionnels*, le *Marché International du Film Classique* ouvre cette année ses portes au grand public à l'occasion de son premier Salon du DVD. Ce dimanche, de 10h30 à 21h, neuf éditeurs de DVD seront présents pour promouvoir et vendre leurs collections. Vous pourrez ainsi dénicher des nouveautés, des raretés ou de grands classiques édités par Carlotta Films, ESC Editions, Malavida, Potemkine, Coin de Mire, Prelight, Artus Films, Tamasa et Doriane Films. Cette opportunité pour les cinéphiles de discuter directement avec les éditeurs sera également accompagnée, à 15h, d'une table ronde sur le futur du DVD/Blu-ray. Un moment entre public et professionnels pour faire le point sur le profil des acheteurs, l'évolution des pratiques et l'avenir de ce secteur. Pas d'hésitation à avoir, l'entrée est gratuite.

— Perrine Guennesson

**MARCHÉ INTERNATIONAL DU FILM CLASSIQUE** > En face du 16 rue du Premier Film, près du Hangar

## PORTRAIT



# Un jour un bénévole

MARCEAU EYRIEY : « IL Y A UNE SUPER AMBIANCE AU SEIN DE L'ÉQUIPE ! »

Son réalisateur préféré ? Francis Ford Coppola. Son film fétiche ? *Apocalypse now*. Son idole ? Marlon Brando. Marceau Eyriey, 19 ans, n'aurait raté pour rien au monde le millésime 2019 du Festival Lumière. Venu spécialement de La Réunion pour l'occasion, le jeune homme endosse pour la deuxième année consécutive son costume de bénévole. Mise en rayon pour la boutique du Village, décoration de la Halle Tony Garnier pour la cérémonie d'ouverture, accueil du public, le Réunionnais est sur tous les fronts : « j'adore découvrir les coulisses de cet événement. Et puis, il y a une super ambiance au sein de l'équipe ! » Fan absolu du Prix Lumière 2019, Marceau a déjà prévu d'assister à la Nuit du Parrain vêtu de son T-shirt *The Godfather* et d'applaudir son cinéaste préféré lors du remake de la célèbre « *Sortie d'usine* ». Fraîchement titulaire d'un baccalauréat littéraire, le Réunionnais prévoit de s'inscrire à la prochaine rentrée dans une école de cinéma pour devenir scénariste. Il faudra alors choisir entre son île et la ville natale du cinéma : « je pense que Lyon serait parfait pour être dans le grand bain ! », annonce le jeune homme. — Laura Lépine



**Rédacteur en chef** : Aurélien Ferenczi  
**Suivi éditorial** : Thierry Frémaux  
**Conception graphique et réalisation** : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 6 500 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival